

Je n'en ai jamais parlé à personne de Martine Delvaux
Le consentement de Vanessa Springora

Camille Anctil-Raymond

Numéro 273, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Anctil-Raymond, C. (2020). Compte rendu de [*Je n'en ai jamais parlé à personne* de Martine Delvaux / *Le consentement* de Vanessa Springora]. *Spirale*, (273), 63–65.

« C'EST ÉCRIT, UNE FOIS POUR TOUTES »

« *Nommer c'est dévoiler, et dévoiler c'est déjà agir* », écrit Simone de Beauvoir dans *Le sexisme ordinaire*. C'est là en quelque sorte le mot d'ordre du féminisme des années 1970, durant lesquelles bon nombre d'écrivaines assimilent l'expression des femmes à une *parole* longtemps étouffée qu'il faut libérer et écouter. Cinquante ans plus tard, alors que des femmes unissent à nouveau leurs voix pour dénoncer les abus de pouvoir et les violences sexuelles qui gangrènent tous les milieux, toutes les sphères de la société, Martine Delvaux et Vanessa Springora inscrivent toutes deux cette prise de parole dans la littérature. Dans *Je n'en ai jamais parlé à personne*, Delvaux collige des témoignages recueillis aux premiers jours du mouvement #MoiAussi à travers un appel lancé sur les réseaux sociaux. Cent femmes (trans ou cisgenres) y mettent en mots, souvent pour la première fois, des épisodes traumatiques de leur vie. Marqués par une dualité temporelle, ces témoignages longtemps ressassés, portés à bout de bras ou traînés comme un boulet, ont été écrits « *d'un seul jet [...], de peur de changer d'avis* ». Pendant deux années, Delvaux a ensuite œuvré à les découper, à les coller et à les agencer, à « *[é]couter ces témoignages de manière à les faire résonner les uns avec les autres, puis [...] [à] unir ces mots en une chaîne indémaillable* ». C'est aussi un récit longuement muri que donne à lire Springora dans *Le consentement*. Trois décennies plus tard, elle relate comment elle est devenue la compagne d'un célèbre écrivain quinquagénaire à l'âge de 14 ans sans que personne ne soit intervenu pour la protéger. Dans des formes opposées mais également percutantes, Delvaux et Springora déboulonnent les mythes qui perdurent au sujet des violences sexuelles et crochissent le portrait de la victime parfaite.

JE N'EN AI JAMAIS PARLÉ À PERSONNE

(PAROLES RECUEILLIES
ET AGENCÉES PAR)
MARTINE DELVAUX

Héliotrope, en collaboration avec les Éditions du remue-ménage, 2020, 128 p.



LE CONSENTEMENT

VANESSA SPRINGORA

Paris, Grasset, 2020, 216 p.



CONJURER LE SORT

Dans *Le consentement*, Springora égrène les années de son enfance jusqu'à l'âge de 13 ans, âge où elle rencontre Gabriel Matzneff, un écrivain que fréquente sa mère et qui fait figure de dandy dans le milieu littéraire. Avec lucidité, Springora analyse les circonstances qui ont pu faire d'elle sa proie : « *Un père aux abonnés absents qui a laissé dans mon existence un vide insondable. [...] Une certaine précocité sexuelle. Et, surtout, un immense besoin d'être regardée. Toutes les conditions sont maintenant réunies.* » Les phrases à la première personne, ponctuées de déictiques et écrites au présent, nous plongent dans l'état d'esprit de la jeune fille qui cède, peu à peu, aux avances de l'écrivain : « *Je viens de fêter mes quatorze ans. Il en a bientôt cinquante. Et alors ?* » L'injure traverse le récit comme un fil rouge. De la fille d'un père violent, qui traite sa mère « *de " salope " ou de " pute "* » à cœur de jour, à l'adolescente isolée, « *traitée de crapaud en pleine cour de récréation* », la narratrice est bercée par des insultes qui s'insinuent durablement en elle. L'« *enfant chérie* », la « *belle écolière* » qu'elle devient dans les bras de Matzneff ne le restera pas longtemps ; rapidement, elle n'est plus qu'une « *folle, [...] comme toutes les femmes d'ailleurs* ». Lorsqu'elle rompt avec lui, l'écrivain ne cesse de la harceler. Tordant la réalité, il révise et étale leur histoire, enferme la narratrice dans de multiples écrits et raconte qu'elle a ruiné la pureté de leur amour, gâché sa rédemption de libertin repent. Écrire devient alors pour Springora un geste de survie, le moyen de conjurer le sort pour redevenir « *le sujet de [s]a propre histoire* ».

Dans son récit, où le nom de Matzneff, désigné par l'initiale G., n'apparaît nulle part, Springora déplace la perspective. Elle raconte les balbutiements du désir, l'effervescence du premier amour, puis le rétrécissement progressif de son horizon sous l'emprise de celui qui se prétend son bienfaiteur : elle s'éloigne de ses ami-e-s, devient si anxieuse qu'elle ne va plus à l'école, s'efface et s'étirole jusqu'à tenter de s'enlever la vie. Grattant le vernis d'élégance et d'audace dont Matzneff, à une époque où triomphe la libération de tous les désirs, a enduit son penchant pour les très jeunes filles, *Le consentement* expose la dynamique de domination qui le sous-tend, les ravages qu'il cause. Même lorsqu'elle coupe tout lien avec l'écrivain, la narratrice demeure aux prises avec une colère qu'elle redirige contre elle-même : « *La coupable, c'est moi. La paumée, la pute, la Marie-couche-toi-là, la complice d'un pédophile.* » Or en retraçant les insultes qui sillonnent son histoire comme des cicatrices, Springora trouve dans cette cartographie la trace de

sa résilience, et y puise la force de prendre la parole à son tour. Ainsi, c'est par l'écriture, par un minutieux travail de la forme, à la fois détachée et très rapprochée de ce qu'elle a vécu, que l'écrivaine fait affleurer la vérité. Sur le terrain du langage, elle se montre plus habile que Matzneff et l'emporte sur celui-ci. Sans falsifier, sans trafiquer, elle convainc. Lorsqu'elle met enfin le doigt sur ce qui lui est arrivé, Springora est crue : « *C'était une violence sans nom.* »

« MOI AUSSI, BIEN SÛR »

« *Voici le récit de mon viol ordinaire à moi* », formule, dans *Je n'en ai jamais parlé à personne*, une voix d'une lucidité fracassante. Au fil des pages, plusieurs autres lui font écho, conscientes que les expériences de violence qu'elles narrent se répètent partout, tous les jours : « *Il n'y a pas de couloir, de station, de scène ou de plateau de tournage, de rue, d'école, d'officine où cela ne soit possible, probable, déjà arrivé.* » Comme chez Springora, les phrases à la première personne et les déictiques nous plongent dans le présent des témoignages, nous rappellent que chacun constitue un moment brutal, effroyable dans la vie d'une femme : « *J'ai quatre ans. Un monsieur qui m'aime me rend visite des fois, la nuit.* » ; « *J'avais environ neuf ans, j'attendais l'autobus seule un après-midi d'hiver.* » ; « *J'avais quatorze ans. Il m'a dit que j'aimerais ça.* » Certaines voix décrivent les lieux, l'âge, brossent un décor. D'autres n'articulent que quelques mots : « *Il me rattrape par la cheville.* » Toutes projettent instantanément le film de ce qu'elles ont vécu. C'est dans des formulations parfois voisines qu'elles disent la peur et narrent des expériences de dissociation : « *J'étais comme dédoublée* », « *en dehors de moi* » ; « *Je suis paralysée par la peur* ». Grâce à l'écoute attentive de ces voix, Delvaux fait résonner les récits comme s'il s'agissait, souvent, d'un seul. En préface du recueil, l'écrivaine explique avoir voulu « *éclairer une totalité de l'expérience en même temps que, chaque fois, son extrême spécificité* ». Pierre angulaire du mouvement #MoiAussi, la jonction entre individuel et collectif est ce qui rend cette création documentaire si puissante.

Fondée sur la mobilisation collective des vulnérabilités individuelles, cette œuvre renvoie à une conception féministe de la vulnérabilité telle qu'articulée par Judith Butler. La philosophe l'inscrit dans une compréhension plus large de l'interdépendance où les corps sont définis par les relations qui rendent leur vie possible, par leur dépendance à l'égard d'autres corps et de réseaux de soutien. Contre l'idéal masculiniste voulant qu'établir son *agentivité* demande de vaincre sa *vulnérabilité*,

DANS DES FORMES OPPOSÉES MAIS ÉGALEMENT PERCUTANTES, DELVAUX ET SPRINGORA DÉBOULONNENT LES MYTHES QUI PERDURENT AU SUJET DES VIOLENCES SEXUELLES ET CROCHISSENT LE PORTRAIT DE LA VICTIME PARFAITE.

Butler les pense ensemble et pose leur déploiement simultané comme l'origine de la résistance. Dans *Je n'en ai jamais parlé à personne*, des femmes écrivent : « *Je me suis dit "pas moi", puis j'ai réfléchi.* » ; « *Ça m'est arrivé aussi.* » ; « *Du plus anodin au plus grave. Moi aussi. Souvent.* » En écrivant *moi aussi*, elles constituent, en la nommant, une communauté d'expérience. Unir leurs voix permet à celles qui subissent harcèlement, mépris et violence chacune de son côté, dans le silence et le déni, de dénoncer collectivement un problème endémique. « *Chacune est singulière, unique, et chacune est aussi toutes les autres. Nous faisons front commun* », explique Delvaux. Ce recueil est un échantillon, un kaléidoscope de fragments qui éclaire les configurations innombrables que peut prendre la domination, comme la pluralité des manières d'y réagir et de l'exprimer, ou non. En partageant leur hésitation, leur difficulté à « *trouver les mots justes* », à articuler *convenablement* ce qui n'a rien de *convenable*, celles qui témoignent expliquent le silence de celles – la majorité – qui ne dénoncent pas. Elles racontent l'absence de conséquences lorsque l'agresseur est dénoncé, la stigmatisation qui les frappe quand elles parlent, le silence des proches, un climat de tabous et d'aveuglement volontaire. Dans un essai intitulé *Mettre la hache*, Pattie O'Green dépeint ce désengagement comme une forme d'« *anesthésie sociale* » : « *On s'injecte l'inaction jusqu'à la moelle. Insensibilisés, on crée un terrain fertile [...] pour les agressions sexuelles, un monde qui se détourne de celles qui tentent de nous éveiller à leur douleur.* »

LA FABRIQUE DU VIOL

Dans *Le consentement*, Springora raconte comment « *le plus pervers des cauchemars* » lui est apparu comme un rêve jusqu'à ce que le « *sortilège se dissipe* » et que le « *prince charmant* » montre son vrai visage : celui d'un « *ogre* ». Métaphore filée qui traverse le récit, cette référence aux contes de fées donne à réfléchir à la construction sociale de la féminité, à la manière dont on apprend aux filles à être douces et aimables, à se plier aux désirs de l'autre et à consentir « *par amour* », même lorsqu'elles n'en ont pas envie », comme l'explique Suzanne Zaccour dans *La fabrique du viol*. Les déclinaisons de cette « *fabrique* » abondent dans *Je n'en ai jamais parlé à personne* : « *Je l'aimais et je faisais tout pour qu'il m'aime. Je voulais être parfaite. [...] Je ne savais pas que j'avais le droit de penser à moi. [...] Le vrai drame, c'est que je pensais que c'était ça, l'amour.* » Pernicieuse est cette socialisation genrée, celle des femmes autant que celle des hommes, à qui l'on apprend qu'insister après un refus est romantique, que les femmes ne savent

pas ce qu'elles veulent, que *non* veut dire *oui*. Les paroles rapportées qui traversent le recueil de Delvaux en témoignent : « *Oh, envoie donc ! Juste un petit peu ! Ça va te détendre. Tu vas aimer ça.* » Les deux livres expriment éloquemment la difficulté de se reconnaître comme victime, particulièrement quand l'agression, exempte de violence physique, échappe à l'image que l'on se fait du viol. Or, contrairement à la croyance répandue, ce que O'Green nomme ironiquement le « *viol doux* » constitue en fait la majorité des agressions. Comme l'explique Zaccour, la coercition passe bien souvent par la parole. Springora creuse précisément ces prétendues zones grises où, ni libre ni éclairé, le consentement masque une savante alliance entre rapport de pouvoir asymétrique et manipulation sentimentale qui l'a longtemps laissée ambivalente. Si elle parvient à nommer la prédation dont elle a fait l'objet, c'est en rêvant au-delà du consentement, en imaginant pour son fils la possibilité de relations amoureuses lumineuses, fondées sur le respect et le plaisir mutuels.

« POUR MOI, POUR MES FILLES, POUR MON FILS »

Les témoignages que partagent Delvaux et Springora ne sont ni catharsis, ni panacée. La violence laisse une « *empreinte* » dont on ne peut se purger complètement, pour reprendre un mot qu'elles emploient toutes deux. Tournées vers l'avenir, leurs paroles et celles de la centaine de femmes qui mêlent leurs voix dans *Je n'en ai jamais parlé à personne* sont mues par l'urgence de mettre fin à l'impunité, par « *l'espoir que la première main qui ressentiront [leurs] filles sur elles sera voulue* ». De cela, Delvaux fait l'affaire de tous : « *Leurs mots sont maintenant entre vos mains [...]. Vous en êtes, désormais, les témoins.* » Leurs livres constituent, pour ces mots, un pas décidé vers l'extérieur, hors des cercles intimes et des bureaux de psychologues où ils demeurent habituellement circonscrits. Impossible, dorénavant, de plaider l'ignorance. Comme l'exprime l'une des phrases confiées à Delvaux, qui d'un seul souffle dit à la fois la volonté d'en finir avec la violence et la puissante solidarité que peut porter l'écriture : « *C'est écrit, une fois pour toutes.* »